

La revigorante cruauté du théâtre de Gorki

A Rennes, une brillante mise en scène des « Estivants » par Eric Lacascade

Théâtre

Rennes
Envoyée spéciale

Quel bonheur que ce théâtre-là ! Taillé à vif dans la vie toute crue, d'une intensité jamais démentie au fil de trois heures de représentation, d'une beauté fulgurante et sans répit. Ces *Estivants*, créés au Théâtre national de Bretagne, à Rennes, le mardi 12 janvier (avant une tournée qui, on l'espère, se poursuivra au-delà des dates déjà prévues), marquent le retour au sommet d'un metteur en scène, Eric Lacascade, qui, avec ses Tchekhov, avait déjà écrit une des plus belles pages du théâtre français. Et qui, malgré les demi-déceptions de *Hedda Gabler*, d'Ibsen, et des *Barbares*, du même Gorki, semble bien décidé à continuer. Excellente nouvelle.

Comment vivre ? se demandent-ils, ces estivants que Gorki observe, dans une Russie à l'orée du XX^e siècle, avec une lucidité qui ne peut être qu'implacable. Comment vivre ? La question claque de manière aussi aiguë, ici et maintenant, que dans la Russie étouffante, prérévolutionnaire, de 1904.

En ce temps-là, Maxime Gorki (1868-1936) n'est pas encore devenu l'écrivain officiel d'un régime

soviétique qui prendra en otage son talent et ses idéaux d'éducation populaire. De sa jeunesse de chien errant, jeté sur les routes dès l'âge de 8 ans, il a gardé une conscience inguérissable de la brutalité de la vie, qu'il ne craint pas de montrer telle qu'elle est dans ses pièces du début du siècle - c'est ce qui fait leur singularité par rapport à celles de son ami Tchekhov.

Voici donc ces estivants, groupe d'amis qui, comme chaque année, se retrouvent dans leurs datchas pour les vacances. Tous sont issus de cette Russie de la misère et de la peine, écrasée sous le joug, et dont ils se sont extraits à force de travail, comme le fit Gorki lui-même, dans l'espoir que les études, le savoir, l'aisance matérielle leur rendraient la vie plus belle, plus élevée.

Autour du couple que forment Bassov, l'avocat, et sa femme Varvara, il y a Vlas, le frère de Varvara, qui sert de secrétaire à Bassov ; Bassov, qui écrit des poèmes ; Sossolov, l'ingénieur, et sa femme Youlia ; Doudakov, le docteur, et sa femme Olga ; Maria Lvovna, médecin elle aussi, et sa fille Sonia ; Rioumine, le propriétaire suicidaire...

Dans le temps étiré des vacances, l'arrivée de Chalimov, l'écrivain, va déclencher un cruel jeu de la vérité sur les illusions perdues



Les acteurs évoluent sur un plateau magnifié par la scénographie d'Emmanuel Clolus. BRIGITTE ENGUERAND

et les idéaux en fuite, les lâchetés, les aveuglements de ces êtres perdus dans leurs petites vies comme dans la « forêt obscure » de Dante. Comme toujours, Eric Lacascade a gommé, dans l'adaptation qu'il a écrite à partir de la traduction d'André Markowicz aussi bien que dans sa mise en scène, les signes renvoyant à un contexte historique ou géographique trop précis.

Et ses *Estivants* prennent une résonance si actuelle que l'on en est saisi. Tant l'on se reconnaît dans le sentiment de défaite vécu par cette petite bourgeoisie intellectuelle, cette « *intelligentsia* », comme le dit ironiquement Varvara, qui, peut-être parce qu'elle

s'est coupée de ses racines populaires, suggère Eric Lacascade, n'a pas pu empêcher le cynisme et la peur de reprendre le dessus.

Eric Lacascade a gommé les signes renvoyant à un contexte historique ou géographique trop précis

La comédie grinçante est ici portée par une troupe à l'énergie de jeu exceptionnelle. A l'image d'Eric Lacascade lui-même, qui

s'est attribué le rôle de l'écrivain, de Millaray Lobos Garcia (Varvara) ou de Christophe Grégoire (Bassov), tous sont d'une présence rarement atteinte sur les scènes françaises. Et tous évoluent sur un plateau magnifié par la scénographie d'Emmanuel Clolus, qui compose et recompose des espaces intimes ou collectifs, poétiques, petites datchas comme des cabines de bain de bois gris.

Alors, le constat a beau être impitoyable, on sort de ces *Estivants* curieusement revigoré. Certes, les hommes, ici, en prennent sérieusement pour leur grade. Mais il y a les femmes. Ce sont elles qui avancent, malgré tout,

dans la forêt obscure. Elles nous resteront longtemps au cœur, ces belles et fortes figures, Varvara, Maria Lvovna, Sonia et les autres. ■

Fabienne Darge

Les Estivants, de Maxime Gorki (traduit du russe par André Markowicz, éd. Les Solitaires intertemporels). Adaptation et mise en scène par Eric Lacascade. Théâtre national de Bretagne, 1, rue Saint-Hélène, Rennes. De 8 € à 23 €. Tél. : 02-99-31-12-31. Du mardi au samedi, à 20 heures. Jusqu'au 23 janvier. Durée : 2 h 50. www.t-n-b.fr
Puis à Sète, les 3 et 4 mars, à Sceaux du 9 au 21 mars, à Bordeaux du 14 au 16 avril, et à Evreux les 28 et 29 avril.



La chronique de Fabienne Pascaud **L'énergie du désespoir**

Créés à Saint-Petersbourg en novembre 1904, alors que Tchekhov n'est mort que depuis juillet, *Les Estivants*, de Maxime Gorki (1868-1936), pourraient bien apparaître comme l'ultime écho, polyphonique et mélancolique, de l'auteur des *Trois Sœurs*. Celui que Tchekhov lui-même avait poussé à l'écriture y dépeint en effet les affres d'une intelligentsia en goguette, mais pas en vacance de mauvaise conscience. Rassemblés dans leur datcha pour l'été, ces estivants-là, quatre actes durant, quatre longues soirées successives, n'en finissent pas tout au long d'une nuit éternellement recommencée de s'interroger sur le comment et le pourquoi vivre. Aussi insatisfaits que leurs cousins tchekhoviens, mais moins aristos, ils n'ont plus l'espérance d'un avenir meilleur, et ne font, eux, que se lamenter sur leur lâcheté. Le futur chantre du communisme n'est pas tendre pour ces fils d'ouvriers qui ont voulu oublier leurs origines pour prendre le costume et la pose de médecins, d'avocats, d'hommes d'affaires ou d'intellectuels ; et qui se trouvent désormais sans racines, orphelins de toute histoire et incapables de se construire un futur. Qui n'ont rien à faire d'autre, ces longs soirs d'été, que de passer d'une datcha à l'autre, de discuter et de se disputer, passifs et stériles, ratant jusqu'à leur suicide. Un autre monde, forcément, doit tout basculer. La révolution de 1905 n'est pas loin ; Gorki va bientôt rencontrer Lénine... La pièce se situe à cet instant d'équilibre précaire. Les femmes y ont la part belle. Provocatrices, elles suscitent les situations, accélèrent les réactions ; Eric Lacascade, qui chorégraphie ici admirablement la pièce, en fait de nocturnes amazones par qui tout arrive. Car tout arrive dans *Les Estivants*, le pire et le meilleur, avec ce réalisme dont Gorki deviendra l'apôtre. Sauf que l'abondance des personnages y rend souvent l'action peu repérable. Lacascade a superbement éclairé l'espace et l'intrigue. Disposant d'emblée toutes les datchas sur le plateau, permettant au public de s'y reconnaître immédiatement grâce aux entrées-sorties de leurs propriétaires, il clarifie la pièce, redonnant le plaisir de mieux s'y perdre.



"LES ESTIVANTS" : DES ANTIHÉROS À VIF.

Celui qui monta si bien Tchekhov mais à qui, [Théâtre] national de Bretagne excepté, on ne donne plus les moyens de créer - alors qu'il mériterait aujourd'hui un centre dramatique - met tout en nerfs les drames intimes de ces antihéros à vif. Et si la traduction d'André Markowicz actualise trop le texte, la fresque théâtrale sonne comme une magnifique mise en garde aux intelligentsias de tous temps. Qu'avez-vous donc fait, qu'allez-vous donc faire de vos intelligences ? Le général Macbeth... pas grand-chose, qui se laisse manipuler par les prédictions de trois sorcières et tue sans réfléchir son roi pour plus vite prendre sa place, tel qu'annoncé... Les mots dits ont-ils le pouvoir de tout faire advenir ? Non seulement Shakespeare décrypte dans *Macbeth* la force prophétique du langage mais il pénètre étonnamment l'âme d'un assassin. Et sa mortelle culpabilité. Dans un espace-boîte noir et nu, Declan Donnellan explore sans temps mort ces déchirements d'une conscience. Ça court, ça brûle, ça détruit et ça crève. Macbeth et sa sanglante épouse se consomment de leurs propres crimes. On assiste avec violence aux ravages d'un remords, à l'anéantissement par la puissance du conscient et de l'inconscient. Comme Lacascade, Declan Donnellan sait l'art de l'incarnation avec un dynamisme tout athlétique. Comme lui encore, il dirige en chef d'orchestre une troupe à l'unisson, unie en force et en énergie. Quel beau théâtre de grands artisans !

*** *Les Estivants* de Maxime Gorki, traduction André Markowicz, mise en scène Eric Lacascade les 3 et 4 mars au Théâtre Molière, Sete (34), tel 04-67-74-66-97 du 9 au 21 mars au Théâtre des Gemeaux Sceaux (92) tel 01-46-61-36-67

*** *Macbeth*, de William Shakespeare, mise en scène Declan Donnellan du 3 au 6 mars au Théâtre des Celestins, Lyon 2° Tel 04-72-77-40-00

THÉÂTRE Eric Lacascade adapte Gorki à Sceaux.

«Estivants» en poupe

LES ESTIVANTS
de **MAXIME GORKI**

mis en scène par Eric Lacascade. Théâtre des Gémeaux, Sceaux (92). Mer-sam 20h, dim 17h. Jusqu'au 21 mars. Rens.: 01 46 61 36 67.

Eric Lacascade revient à Gorki : près de quatre ans après *les Barbares*, créés au Festival d'Avignon, il présente aux Gémeaux de Sceaux (après le TNB de Rennes), *les Estivants*. Pour le metteur en scène, le chemin de l'une à l'autre pièce n'a pas été semé de roses. Quittant en 2006 la direction du Centre dramatique national de Caen, il fut l'objet d'une violente polémique sur sa gestion (déficitaire). Et victime d'une quasi-interdiction professionnelle, comme si on voulait aussi lui faire payer à la fois sa radicalité – notamment au moment de la crise des intermittents – et une certaine propension à l'arrogance. Sa mise en scène des *Cannibales* était par ailleurs loin d'être irréprochable, confondant engagement et précipitation, confuse à force de survoltage.

Tant pis pour ceux qui pensaient en être débarrassé,

Eric Lacascade est de retour dans le paysage théâtral. *Les Estivants* ressemblent à une réhabilitation artistique. Où le metteur en scène retrouve deux qualités essentielles : l'humour et le sens du rythme.

Adeptes d'un théâtre très physique, Lacascade a toujours revendiqué l'héritage de la danse. Dans *les Estivants*, il se souvient de Pina Bausch quand il s'amuse à chorégraphier hommes et femmes séparément. Tandis qu'elles prennent le soleil sur des chaises longues, ils font la chenille et essaient de leur piquer en douce les bouteilles d'alcool. Entre elles et eux, la violence se dissout en une pantomime féroce et dérisoire. Entre sourires et grincements, le spectacle tend le fil. Si les personnages de Tchekhov sont englués dans l'immuable, ceux de Gorki sentent que le monde se dérobe sous eux. Le gouffre n'est pas encore profond et Lacascade souligne la part clownesque de la petite société en déséquilibre au bord de la mer. Des bourgeois en vacances, rongés d'ennui, prompts à l'agressivité, hésitant sans cesse entre repli sur

soi et conformisme grégaire, conscients de leur mal-être, mais incapables d'agir : à l'issue du repas marquant la fin des vacances, le jeune suicidaire se rate lamentablement.

Le décor d'Emmanuel Clolus poétise la farce : les datchas des estivants ont été rétrécies à la taille de cabines de plage, un alignement de Sam'suffit transformables, où les accessoires sont à usages multiples, quand la porte se fait chaise et la fenêtre, table de banquet.

Bricoleurs du présent, ces estivants sont aussi des cousins des personnages de Jérôme Deschamps. Aucune moquerie à leur dépens chez Eric Lacascade : «*Les personnages de Gorki, écrit-il, ne sont là ni pour divertir ni pour nous communiquer quoi que ce soit. Ils ne sont là ni pour nous être sympathiques ni pour devenir nos héros ; juste ils sont là. Et il faut bien faire avec [...] On aimerait tellement pouvoir s'identifier à des personnages de théâtre [...] mais qui voudrait s'identifier à ces gens-là, qui voudrait s'identifier à soi-même et qui voudrait de soi comme guide ?*»

RENÉ SOLIS

MOUVEMENT

3 février 2010



COMPTE RENDU

Pour un théâtre de brutes joyeuses

Les Estivants de Maxime Gorki mis en scène par Eric Lacascade

date de publication : 03/02/2010 // 3388 signes

Après avoir quitté le CDN de Caen, le metteur en scène et acteur Eric Lacascade a retrouvé la vie libre d'une compagnie nomade. De retour en France, il vient de créer *Les Estivants* de Maxime Gorki, au Théâtre national de Bretagne, à Rennes. Un spectacle puissant, porté par une équipe fidèle, qui renoue le fil des *Barbares* qui fut l'événement du Festival d'Avignon 2006.

A chaque fois qu'une porte s'ouvre, une existence se déverse sur le plateau. Pleine, entière. De chaque box, une vie déboule sur le plateau. De vraies vies, intenses et vibrantes, de ces vies qui ne laissent pas indifférent, sur lesquelles on se retourne quand on les croise. Ils sont flamboyants, ils réussissent, ils le savent, et cela se sait. Ils le savent. Un monde qui gagne, un monde qui monte.

Ils sont en villégiature. Chaque été, ils refont le monde qui les défait pendant l'année. Un monde suspendu, à leur image. Ils ont pris le pouvoir, et jouissent de ce qu'ils sont devenus. Ingénieur, médecin, étudiant, propriétaire, ils incarnent la bourgeoisie montante, sûre de son droit de vivre, et de changer le monde, en lui imposant sa loi.

L'été qu'ils partagent n'est pas vraiment lumineux. Non sans cruauté, il révèle leur part d'ombre, la zone obscure d'existences sans boussole. Estivants, ils sont comme coupés du temps, rejetant leur passé, refusant tout futur. C'est tout naturellement la figure de l'artiste qui va cristalliser toutes les énergies, et focaliser la haine ordinaire.

Dans cette petite communauté où l'humanité se regarde au microscope, c'est un poète qui va déclencher la violence sociale. Bouc émissaire, témoin d'un passé gênant, l'écrivain Chalimov va enclencher un processus irréversible : les langues se délient, les masques tombent, et la médiocrité prend tout l'espace.

Gorki n'augure aucun horizon nouveau. Ses personnages préfigurent l'homme moyen, sans qualité, sans désir, sans relief héroïque. Ils dérivent à vue, et sans mémoire, sans attache, sans horizon, comme des fourmis jetées dans une mare. Et bizarrement, ils sont attachants, les membres épars de ce petit peuple sans orient. C'est qu'Eric Lacascade est bien entouré, porté par une magnifique équipe d'acteurs. Il joue Chalimov, plein de vie et parfaitement désenchanté, et sa présence aimante les corps alentour. Les accouche sans faux-semblant.

Dans ce petit phalanstère sans utopie, ces êtres sans épaisseur deviennent attachants. Ils disent tout haut tout ce qui ne se dit pas, coucherries, tromperies, vilenies et autres fourberies. Tout a droit à la scène, et sans ménagement. Des scènes de théâtre (comme on dirait scènes de ménages), qui n'ont plus rien de trivial, et gagnent paradoxalement en humanité. Leur transparence fait naître des existences attachantes, qui nous ressemblent.

La dérive oisive des estivants de Gorki reflète étonnamment notre époque, même si elle fut écrite par un homme qui a cru en la révolution (et qui l'a payé cher). Il ne s'en laissait pas conter. Il ne l'a jamais idéalisée, la révolution (et on le lui fera payer cher), parce qu'il savait regarder ses contemporains, et qu'il ne pouvait pas leur faire tout à fait confiance. Et pourtant, on sent bien qu'il les a aimés, ses estivants, jusque dans leur dérive suicidaire. Et dans la « Cène » finale, où la communauté impose à vue, c'est une scène d'amour, paradoxalement, que Lacascade nous invite à regarder. Et qui nous ressemble.

Les Estivants, de Maxime Gorki, mise en scène d'Eric Lacascade, les 3 et 4 mars au Théâtre de Sète ; du 9 au 21 mars aux Gémeaux, Sceaux.

Crédits photos : Brigitte Enguérand.

Bruno TACKELS

10/16 mars 2010

SCÈNES

Les Estivants de Maxime Gorki, traduction André Markowicz, adaptation et mise en scène Eric Lacascade
Au Théâtre national de Bretagne compte rendu **En tournée** du 9 au 21 mars aux Gemeaux de Sceaux, du 14 au 16 avril au TNBA-Bordeaux, les 28 et 29 avril au Théâtre d'Evreux

Avec cette version *no future* des *Estivants*, Eric Lacascade ose l'électrochoc d'une œuvre au noir dont la finalité est le réveil des consciences.

A l'image des alignements des cabines de bain bordant les plages, les loges où se préparent les comédiens d'Eric Lacascade avant la représentation des *Estivants* de Maxime Gorki forment un front continu au plus près du public. Mais l'image du rêve égalitaire fait rapidement long feu. Après les amabilités de circonstance entre gens qui partagent une même villégiature, le ton monte rapidement, et la belle unité de façade du décor se lézarde à l'unisson. S'éparpillant sur le plateau, l'ordonnancement balnéaire se transforme en une myriade de camps retranchés où chacun se revendique d'un individualisme forcené. Il fut une époque où les dialogues des personnages de Gorki pouvaient évoquer des badinages futiles rappelant ceux du film *Pauline à la plage*

du regretté Eric Rohmer. Loin de ces temps solaires, c'est dans une pénombre coupable et des contre-jours inquiétants qu'Eric Lacascade installe son petit monde. Une relecture de Gorki trempée dans l'acide du désenchantement où Lacascade cible, sans ambiguïté, une misère morale et une absence d'horizon propres à notre début de siècle. Ici, les nouvelles du social sont mauvaises, les ambitions s'exhibent sans honte et la hache

de guerre est déterrée entre les sexes. Faisant sienne la maxime "qui aime bien, châtie bien", le metteur en scène opte pour l'ironie glaçante : "*Regardons-les œuvrer dans ce clair-obscur, sans espoir de lendemains qui chantent, sans petites lumières scintillantes dans le lointain.*" Un réquisitoire impitoyable qui, on s'en doute, n'a d'autre ambition que de sonner l'heure du réveil des troupes et celle de la reprise du combat social. **Patrick Sourd**



Erigitte Enguerand